

## MARGUERITE YOURCENAR, PASSEUR DU SIÈCLE

par Bruno BLANCKEMAN (Université de Rennes II)

Dans un de ses *Petits Traités* publiés en 1990, Pascal Quignard affirme : « J'espère être lu en 1640 »<sup>1</sup>. Le comble de la modernité consiste-t-il désormais à avoir son avenir derrière soi ? À la fin d'un siècle qui vécut son rapport à l'idée moderne en termes d'élan et de dépassement, la question se pose à bon droit. Marguerite Yourcenar, écrivain du dix-neuvième siècle ? Certains écrivains participent-ils par erreur de leur siècle ? Pourquoi déprécier les attractions en amont du temps (traditionalisme, académisme, passéisme) et valoriser les projections en aval (le précurseur, le génie méconnu, le poète maudit) ? Comment échapper au phénomène de l'illusion chronologique – un individu né en 1903 et mort en 1987 est un écrivain du vingtième siècle –, épistémologique – la temporalité des œuvres obéit à la mesure arithmétique du temps –, téléologique – le bel aujourd'hui est par vocation moderne ? Et qui sont les contemporains véritables d'un écrivain : les générations avec lesquelles il vit un temps biologique commun mais disparate, tant les âges, les parcours individuels, les rythmes de civilisation se distinguent ? les auteurs qu'il a lus et compose, indépendamment de leur siècle d'origine, un fond sensible impressionnant son écriture ? les lecteurs, présents ou futurs, qui actualisent ses œuvres ? L'idée de contemporanéité ne définit pas de façon exclusive le temps de partage que son étymologie désigne : elle invite plutôt à en apprécier l'intrinsèque diversité. Marguerite Yourcenar entretient tout au long du vingtième siècle, selon une inspiration variable, certains modèles littéraires propres au dix-neuvième siècle : nous essaierons de les recenser en adoptant une démarche synthétique. Ce temps d'entretien est aussi un temps de greffe, puisque aussi bien elle ne rejette pas les apports décisifs de la modernité mais ses injonctions immédiates. Ainsi se définit le travail de l'écrivain-passeur, qui filtre à la fois les acquis et les expérimentations de son art. Ce modèle permet d'aborder le vingtième siècle français comme une période qui entremêle les sensibilités créatrices et superpose les temporalités esthétiques, à

---

<sup>1</sup>Pascal QUIGNARD, *Petits Traités*, éditions Maeght, 1990, tome 2, p. 174.

l'encontre d'une conception de l'histoire littéraire privilégiant, par réflexe moderniste, la seule axiologie de la rupture. Pour en rendre compte, nous solliciterons deux acceptions de la notion-titre : l'écrivain comme figure de société (Marguerite Yourcenar, femme de lettres à l'ancienne ?), l'écrivain comme praticien de la littérature (Marguerite Yourcenar, romancière *comme au bon vieux temps* ?).

Le statut culturel de l'écrivain varie en fonction du crédit que chaque époque lui reconnaît et du rôle qu'elle lui accorde. Femme de lettres vivante, Marguerite Yourcenar évolue, à cet égard, en porte-à-faux avec les représentations de son temps : le maître à penser, dans sa version tempérée (Anatole France) ou tempétueuse (André Gide) ; le provocateur, en relief (les surréalistes) ou en creux (Samuel Beckett) ; l'intellectuel engagé, sur le terrain politique (Sartre) ou éthique (Camus) ; le joueur, des salons médiatiques du jour (Sollers) ou des antichambres lettrées de la veille (Giraudoux). Ce décalage explique sa consécration même. Au moment où vacillent les modèles d'écrivain surexposés, à l'aube des années 1980, est pleinement reconnu un auteur mûri dans l'ombre, comme préservé des atteintes du siècle. Qu'est-ce qui peut alors motiver, en Marguerite Yourcenar, cette image d'écrivain très marqué "dix-neuvième siècle" ? Du dix-neuvième siècle, Marguerite Yourcenar femme de lettres semble conserver un sens spécifique du détachement intellectuel. C'est la pratique de l'érudition comme antidoxa, le savoir institué en support d'une pensée non dogmatique, tels qu'ils rappellent les héritiers des Lumières, appliquant à la connaissance des littératures étrangères, dans les premières années du dix-neuvième siècle, un principe de relativité esthétique alors novateur (relire *De la littérature*). C'est l'esprit délié des voyageurs, grands ou petits, qui alimente, de Chateaubriand à Loti, une écriture de la méditation, du surplomb poétique, de la lenteur métaphysique, révolue en un siècle fondant d'emblée ses partis pris esthétiques et ses visions du monde sur la fascination de la vitesse, le vertige des précipitations, l'attrait des connexions simultanées (autre sujet de réflexion possible : Yourcenar, écrivain pré-unanimiste ?). C'est, plus prosaïquement, un sens de l'observation ironique à la Flaubert, du croquis satirique à la Daumier, un art de détecter les faux-semblants du conformisme quand ils imprègnent l'idéologie du temps. C'est, enfin, l'attrait des curiosités qui déparent, à la Baudelaire ou à la Barbey, les belles ordonnances de l'humain tout en feignant d'en respecter le pli. Cette attitude de *détachement spéculatif* tranche, dans un siècle qui gratifie plutôt en l'écrivain l'implication dans l'histoire ou le détachement par